

XYZ. La revue de la nouvelle

Le grand oeuvre

David Dorais



Number 120, Winter 2014

Dettes : pile ou faces cachées des intérêts composés

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72890ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorais, D. (2014). Le grand oeuvre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (120), 62–71.

Le grand œuvre

David Dorais

C E JOUR-LÀ, David avait commandé un thé pu-ehr, se disant que l'infusion foncée, aux arômes d'humus, de cave, de cuir, de tanière, de champignon, de pourriture et d'écurie un jour de pluie, s'accorderait bien avec son humeur. Il se cala dans son siège en soupirant. Le salon de thé était désert en ce début d'après-midi. Seuls les mouvements du serveur animaient le lieu : il avait placé une petite tasse en porcelaine sur un plateau de bois sombre et y déposait maintenant la théière chinoise en terre cuite, à gestes lents, pour éviter d'en renverser le contenu. David ne pouvait croire que le prix venait de lui échapper. Depuis que son nom avait été révélé sur la liste des finalistes il y a un mois, tous ses amis avaient soutenu qu'il allait gagner : « Regarde les autres noms, ils ne t'arrivent pas à la cheville » ; « Les cinq finalistes, c'est pour la procédure, mais on sait que la décision est déjà prise » ; « Comment ils pourraient le remettre à quelqu'un d'autre, sans blague ? » ; « D'ailleurs, mon cousin travaille au Conseil des arts et il paraît — tu ne dis ça à personne, hein, c'est sous embargo — qu'il a vu passer ton nom sur un document officiel » ; etc. Mais c'était A*** qui avait obtenu le Dudelage. A*** qui enseignait déjà la création à l'université et qui pérorait constamment à la radio de Radio-Canada. Comme s'il avait besoin de plus de reconnaissance. Et il lui restait du temps. David, lui, venait de rater sa dernière chance de remporter le prix, remis seulement à intervalles triennaux à un auteur de moins de quarante ans. Le premier des grands prix d'accomplissement. En aspirant sa gorgée de thé, au parfum de feuilles mortes, David craignit de bientôt devenir trop vieux pour écrire, à sec.

Pourtant, avait-il de quoi se plaindre ? Son premier roman, paru dix ans auparavant, une fable d'envergure dans laquelle un prince, pris dans un écheveau d'alliances et de trahisons, se cloîtrait avec son amante dans un château pour résister à l'ennemi, sur fond de guerre nucléaire, lui avait apporté une

gloire immédiate. « Un classique instantané ! » avait-on clamé. En deux ans, douze maisons étrangères, publiant en autant de langues, avaient acheté les droits de traduction, et une adaptation avait été réalisée pour le grand écran, avec une vedette internationale dans le rôle-titre. On envisageait maintenant une série télévisée à la BBC ou à HBO. Un tel succès, David l'avait prévu : déjà lors de l'écriture, il avait su qu'il tenait un trésor. Il l'avait affirmé à l'éditeur, qui ne s'y était pas trompé en acceptant le manuscrit sans hésiter. Depuis, trois autres livres avaient suivi, accueillis avec un enthousiasme aussi vif. Au fil des ans et au gré des réceptions, des tournées de promotion, des remises d'honneurs, des entrevues, des conférences, des nuits d'hôtel aussi, David avait noué des liens avec ceux et celles qui comptaient dans le monde littéraire, surtout au Québec, au Canada anglais et en France : éditeurs aux carnets d'adresses tentaculaires, traducteurs de haut vol, animateurs de télévision et de radio guidant l'opinion publique comme un chef conduit un orchestre, professeurs d'université aux cours bondés, critique respecté (il en restait un), blogueurs et twittereurs aux doigts racornis, libraires aux vitrines spectaculaires, etc.

David en était convaincu : personne autant que lui ne méritait le prix Dudelage. Qui pouvait se prévaloir d'une feuille de route aussi reluisante ? D'une telle notoriété ? Internationale ! D'autant de lecteurs assidus ? Maniaques, même : lorsqu'il habitait encore en ville, il avait surpris quelqu'un en train de fouiller dans ses ordures sur le trottoir, un vieil homme chauve à petites lunettes rondes, qui lui avait avoué être en quête des brouillons de son idole. David lui avait appris qu'il ne travaillait qu'à l'ordinateur, puis il lui avait écrit, sur un bout de papier, un mot d'éloge sur son dévouement exemplaire envers les Lettres, et l'exalté était reparti radieux. Qui d'autre pouvait prétendre au titre de créateur le plus talentueux de sa génération ? A*** ? Allons donc ! Ce qu'il fallait, se dit David en frappant de l'ongle sur sa tasse, ignorant qu'alors il se piégeait lui-même, c'était produire une œuvre grandiose. Leur faire regretter. Qu'ils constatent son génie, et se mordent les doigts de l'avoir écarté.

Dans les situations de déconvenue, David s'en était toujours tiré en visant plus haut, en enjambant royalement l'obstacle, ou plutôt en prenant appui dessus pour atteindre le palier supérieur. De cette manière, il avait évité les défaites et, cette fois encore, croyait-il, il réussirait à transmuter l'infortune en réussite. L'annonce du couronnement de A*** datait de ce matin. Les gens, en apprenant l'échec de David, avaient sans doute ricané et murmuré, avec la satisfaction de la jalousie vengée: « Je parie qu'il est démolé. » Ils le considéraient présent comme un roi détrôné, jeté à la rue. Comme un nain ! Ah ! mais ils allaient voir ! Ce que c'était, un grand roman ! Un roman qui vous attrape dès la première page, vous emporte sans relâcher sa poigne, et ne vous libère qu'après vous avoir transfiguré l'âme ! Oui, il se sentait prêt à relever le défi ! Déjà, son imagination fourmillait, se gorgeait de scènes et de personnages. Il allait travailler d'arrache-pied, encore plus qu'auparavant. Avec la prochaine œuvre, tout le monde oublierait le Dudelange. Plus besoin d'onction pour la consacrer : elle s'imposerait comme une référence. Un triomphe l'attendait.

Un bruit de cloche, quelqu'un entra dans le Camellia Sinensis : une jeune femme, manteau bleu, étroit au niveau du buste et évasé aux genoux, bottes à talons hauts, longue chevelure brun clair sous un chapeau à larges bords. David apprécia son élégance raffinée, sa beauté féline. Marchant sans produire de sons dans le silence du lieu, comme si ses bottes flottaient au-dessus du sol, elle s'avança dans la salle et vint s'asseoir, non en face de David, mais à côté de lui, sur sa banquette. Elle retira son chapeau et, du même geste que celui d'écarter un rideau, elle se passa la main dans les cheveux, des bracelets couleur bronze tintant à son poignet, et glissa derrière son oreille une mèche qui cachait son visage du côté droit, celui où David se trouvait. Ce mouvement gracieux envoya vers lui un effluve de miel, de girofle et de tabac. Quand elle se tourna vers David, il eut le regard envoûté par le grain de beauté bleu qu'elle portait au front.

— B... Bonjour.
— Déçu de n'avoir pas remporté le Dudelage ?
— Euh... oui... oui.
— C'est nous qui nous sommes arrangés pour qu'il vous échappe.»

David remplit sa petite tasse et la vida d'un coup, pour se donner une contenance. Qui était cette folle ? Qu'est-ce qu'elle cherchait ? Mais qu'elle était mignonne ! Il pouvait bien endurer sa présence.

« Que... qui ça, "nous" ?

— Le regroupement à qui vous devez votre succès.
— Ha ! ha ! ha ! Pas cette fois-ci, visiblement.
— Non. Il était temps que vous preniez conscience de notre ascendant sur votre carrière. »

David pouffa de rire devant l'étrangeté de la situation. La jeune femme lui parlait d'un ton caressant, presque mièvre, comme une mère qui aurait expliqué à son enfant les merveilles de la nature. L'écrivain se dit que cette scène absurde aurait fait une excellente ouverture de roman.

« Bon, d'accord. Qu'est-ce que je vous dois exactement ?

— Tout a commencé grâce à *Sanguine sur la terre*, n'est-ce pas ?

— Oui. Dans un certain sens.
— Eh bien, vous l'avez écrit sous notre emprise.
— C'est-à-dire ?...
— Vos idées pour le roman, l'inspiration générale comme les heureuses trouvailles, tout vous a été insufflé par nous. Nous avons aussi orchestré l'accueil triomphal qu'il a reçu.

— Pour mes livres suivants, c'est bien entendu la même chose.

— La même chose.
— Auriez-vous la gentillesse de m'expliquer qui vous représentez ?

— Des gens à qui votre sort tient à cœur, et qui travaillent à votre réussite, répondit-elle en déboutonnant son manteau pour se mettre à l'aise.

— Moi qui croyais avoir réussi par talent !

— Oh ! Ne soyez pas enfantin ! Vous connaissez assez le milieu pour savoir que les dons naturels n'attirent pas automatiquement la notoriété. Une foule d'écrivains doués resteront ignorés jusqu'à leur mort. La reconnaissance découle de la chance ; nous l'avons suscitée pour vous.

— Donc, aucun mérite ne me revient ?

— Cela vous déçoit ? Votre rôle s'est avéré minime, en vérité. Ces journées et ces soirées devant l'ordinateur, ces heures de marche dans votre village pour méditer les chapitres à venir... Vous pensez que personne ne murmurerait à votre oreille ? Que vous avez forgé vous-même vos idées, vos "illuminations", comme vous les appelez ? Vous savez qu'elles ont surgi déjà formées dans votre esprit. Et avez-vous choisi vos mots ? Non, ils se présentaient d'eux-mêmes dans votre tête. Il vous suffisait de les transcrire. Le seul mérite qui vous revient est d'avoir été un bon scribe. Mais vous avez joui longuement des fruits de votre réussite, que nous vous avons offerte. Vous nous devez quelque chose en échange.

— Bien sûr ! Comment pourrais-je vous témoigner l'immensité de ma gratitude ? s'exclama David, l'air faussement réjoui.

— Nous avons besoin de vos services. Voilà, le mandat premier de notre organisation consiste à recruter des auteurs, pour écrire l'Histoire mondiale. L'Histoire avec un grand *h*.

— Rien de moins ! dit-il en tournant les paumes vers le haut comme s'il proférait une évidence.

— Oui, ce qui se produit sur terre ne dépend pas du hasard, mais de scénarios conçus par des artistes. Il s'agit d'un chaos ordonné. Le cours du monde, pour se maintenir, doit être alimenté d'histoires, sinon l'humanité deviendrait un troupeau, dont l'avenir se bornerait à se nourrir et à se reproduire.

— Et qui sont les... comment les appeler ? Les heureux élus ?

— Nous nous appuyons sur une série de critères (que je
66 vais garder secrets) et nous jetons notre dévolu sur certains

écrivains. Nous leur faisons connaître le triomphe puis, une fois qu'ils l'ont savouré, nous leur expliquons de quelle manière ils nous sont redevables.

— Je croyais n'avoir aucun talent, être votre marionnette.

— Vous possédez une remarquable vitalité d'invention, monsieur Dorais, et un sens aigu de la méthode. C'est pourquoi, entre autres, nous vous avons choisi. Mais nous voulions que vos capacités demeurent intactes, alors nous vous avons pris en charge jusqu'à présent. Il fallait aussi que vous ayez contracté une dette envers nous : c'est l'une des lois auxquelles nous sommes forcés de nous conformer. L'univers repose sur la circulation des dons, sur l'échange des faveurs.

— Mais je n'ai jamais donné mon accord ! Je n'étais même pas au courant !

— Vous avez pourtant bien profité de votre gloire. Et ne prétendez pas que vous le regrettez maintenant : je sais que vous mentiriez.»

Le visage de David s'était assombri. Il souhaitait que la jeune femme s'en aille et que cette rencontre insensée se termine. Le serveur s'approcha, s'informant si madame désirait commander un thé ; elle répondit par la négative. Quand le serveur se fut éloigné, elle reprit la parole :

«Voici la marche à suivre. On attribue à chaque auteur une tranche chronologique dont il est chargé de construire l'histoire. Le nombre d'années fluctue, pour prévenir le risque que des régularités de raccords soient repérables. Vous n'aurez la permission de prendre connaissance que des trois années précédant votre période, pour assurer une continuité minimale tout en évitant de nuire à votre originalité.

— Pourquoi vous ne l'écrivez pas, vous, l'Histoire ? »

Elle agita la main, comme si elle chassait un insecte agaçant.

« Notre confrérie n'appartient pas tout à fait à votre espèce. Cela limite notre capacité d'intervention. C'est compliqué.

— Et il faut... quoi ? Inventer en détail la vie de milliards d'êtres humains ?

— Non, vous commencerez par tracer les grandes lignes de l'intrigue et par établir son rythme: l'évolution de plusieurs communautés (de toutes tailles), leurs interactions, les époques de calme, les guerres, les catastrophes, etc. Les individus seront emportés par ces courants: leurs vies personnelles se développeront au gré des hasards, mais toujours à l'intérieur des paramètres fixés par vous.

— Alors, je pourrais faire advenir la paix sur la terre entière ? »

Elle éclata de rire.

« Oui, théoriquement, mais cela nous semble impossible à réaliser. L'homme a besoin de changement, il veut des événements. Vous déterminerez aussi vos thèmes majeurs et les images sur lesquelles se moulera le monde concret. Libre à vous : concevez des architectures farfelues, des machines diaboliques, de nouvelles façons de s'aimer, une langue universelle, des révolutions scientifiques, des jeux sacrificiels, des formes d'art inouïes... Enfin, je n'ai rien à vous enseigner sur ce plan. Vous serez en outre chargé de créer des génies, dont l'action sera décisive.

— Par exemple, je pourrai imaginer un écrivain prodigieux, que vous contacterez à son tour pour qu'il compose la suite de l'Histoire ?

— Si vous le désirez.

— Et je travaillerais seul cette fois ?

— Oui, à cette échelle, notre influence est impuissante.

— On me confierait quelle période ?

— Nous sommes rendus à la section 2573 à 2715.

— Si loin ?

— Pour un projet d'une envergure aussi colossale, nous devons prévoir plusieurs siècles à l'avance. »

David se frotta les yeux, secoua la tête et tâcha d'accrocher son regard au plafond, aux murs, au serveur, aux plantes, pour s'ancrer dans la réalité. La jeune femme, dont le grain de beauté bleu semblait maintenant luire, il la contempla avec frayeur et dégoût, comme un être maléfique. Il susurra

« Non, franchement, ça suffit ! C'est ridicule ! Allez-vous-en !

— Pas avant que vous ayez accepté.

— Eh bien, je refuse.

— Personne ne refuse, David, lui assura la tentatrice en lui caressant la joue et en se rapprochant. Tu es un artiste incomparable, tu le sais. Comment passerais-tu à côté de cette occasion : produire une œuvre qui ne sera pas condamnée à rester de la fiction, mais destinée à s'incarner dans le réel ? Le fantasme des écrivains n'est-il pas de transformer le monde ? Sinon ils se tairaient. Tu as déjà dit : "Si l'un de mes romans peut améliorer la vie d'un seul lecteur, j'aurai accompli un acte magique." Nous te proposons de devenir un démiurge, David. Ce que tu as créé jusqu'à présent (ou ce que tu croyais avoir créé) n'a pas l'ampleur ni la dignité de ce que nous t'offrons. L'œuvre d'aucun de tes confrères n'égalera la tienne. Toi qui rêvais justement de te venger, quand je suis entrée tout à l'heure. »

Comme la jeune femme l'avait prédit, David accepta la proposition. D'un signe de tête, il scella le pacte. Et durant cent quarante-deux jours, tout en s'accablant de reproches de folie, il se terra dans son bureau et s'y enchaîna. Il martela son clavier jour et nuit ; le bruit sec des touches lui paraissait celui de son imagination au galop. Il fut littéralement pris de fièvre et dut conserver en permanence eau et ibuprofène à côté de son ordinateur, entre les encyclopédies, les dictionnaires et les thésaurus. Plus tard, quand cette période lui reviendrait en mémoire, elle lui donnerait l'impression d'un éboulement infini.

Il produisit plusieurs centaines de pages, traçant d'abord les limites de son territoire, puis s'enfonçant dans les profondeurs. Il inventait, inventait sans relâche des filons d'idées, brandissant la lanterne du rêve. Les embranchements se multipliaient et se rétrécissaient ; ils l'amènèrent par exemple jusqu'au détail des parures d'une peuplade de borgnes campant parmi les ruines d'Atlantide entre mercurial et saturnial 2613. Mais il devait de temps à autre rebrousser chemin : 69

ramper à reculons dans des boyaux, puis réemprunter des passages plus larges pour regagner la galerie centrale et, de là, repartir dans une nouvelle direction pour ouvrir une nouvelle voie. Vers la fin de la rédaction, l'univers qu'il avait développé lui apparut comme une fourmilière cyclopéenne dont il fut incapable de prendre la mesure complète : il ne parvint à l'appréhender que par sections, qu'il révisa et imprima les unes après les autres.

Quand, plus de quatre mois et demi après la rencontre fatidique, David remit le manuscrit entier à la jeune femme, dans le même salon de thé du Quartier latin, son visage émacié, ses yeux rougis, ses rides récentes au coin des paupières, ses cheveux blancs supplémentaires et sa posture avachie témoignèrent de la vie qui avait été investie dans cette création, et qui était perdue à jamais. La demoiselle, tout sourire, presque moqueuse, déposa la liasse de feuilles dans une mallette, se leva et quitta l'endroit sans un mot de remerciement.

David ne revit plus cette horrible envoyée. Toutefois, à quelques reprises, au cours des années qui suivirent, il reconnut, dans de nouvelles parutions, des fragments de son grand œuvre.

Au début, quand il s'était lancé dans cette entreprise de démesure, David avait coupé le contact avec l'extérieur, désertant les événements mondains, refusant les invitations, repoussant les offres de collaboration. Comme il habitait à la campagne, personne ne s'était déplacé pour lui rendre visite.

Même quand l'immense projet fut terminé, David demeura absent. Non seulement invisible, mais muet. Son exil prolongé de la scène littéraire suscita la médisance et la curiosité, bientôt l'indifférence.

Si David demeura dans le silence, c'est que ses tentatives ultérieures aboutirent à des écrits avortons. Plusieurs jours pouvaient s'écouler sans que rien lui vienne à l'esprit. Quand il sentait remuer, même imperceptiblement, une idée, il tâchait de lui donner une forme. Il ne parvenait qu'à

meilleurs cas, une dizaine de pages qui s'achevaient sur des phrases d'agonie courtes et sans souffle.

Le seul texte qu'il réussit à extraire de son cerveau, comme une goutte de jus qu'on force hors d'un vieux fruit, fut le récit de la façon dont il avait été frappé de malédiction à l'apparition d'une étrange femme dans un salon de thé. Pour cette nouvelle, il eut besoin de peu d'imagination : les moindres détails lui restaient en mémoire. Il composa pourtant de peine et de misère, en raboutant des phrases écrites à coup de deux ou trois par jour. Il la fit publier dans une revue littéraire, où elle passa inaperçue.